



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

Tous les journaux se sont empressés de rendre compte de la réunion nombreuse qui eut lieu au Panthéon, et il ne nous reste que la description des détails, bien persuadées du reste, qu'aucun style, aucune image ne pourront donner une idée de l'aspect de ce magnifique monument, encombré depuis le dôme jusqu'au parvis par une foule si variée de costumes et de nuances que l'imagination en restait comme étourdie au premier abord. — On voyait beaucoup de femmes habillées en noir et blanc, et quelques deuils complets. Les femmes des ministres étaient en noir. Robe de moire, écharpe de gaze, chapeau de crêpe ou de moire. Sur des chapeaux en paille on avait mis, pour la circonstance, des plumes, des nœuds ou des fleurs noires. Beaucoup de femmes n'avaient fait

qu'ajouter un accessoire noir à leur toilette, du reste en toute espèce de couleurs. En dépit des cancans politiques on voyait même beaucoup de vert. Les chapeaux blancs à bouquets de plumes blanches étaient nombreux. On avait mis aussi beaucoup de voiles noirs. Des chapeaux en blonde noire évasés en calèche, et dont le bord de la blonde dépassait la passe comme une petite garniture, étaient très-jolis, et seyaient parfaitement. Sous les capotes anglaises les petits pompons de couleur étaient en grand nombre. On en voyait de ponceau placés sur des chapeaux bleus, des jaunes sous des chapeaux roses. En général, on tranche assez vivement les couleurs dans la manière d'employer cet ornement.

— De grandes pélerines à larges ourlets se font en tulle uni, et se mettent sur toute espèce de toilette. — Les pélerines en jaconas à pointes longues, passées sous la ceinture, sont très-bien avec des robes négligées. Quelques-unes ont un ourlet retourné découpé en pointes; ces pointes sont garnies d'une petite dentelle.

— Des canezouts en mousseline ont quelquefois deux mancherons retombant sur les épaules. Celui de dessous est ouvert au milieu, et celui de dessus à trois fentes, et qui étant toutes entourées d'une petite guirlande brodée, et d'une dentelle, est d'un effet très-riche et très-élégant.

— Les chapeaux ont moins d'ornemens sous la passe depuis la mode de porter des pompons.

— Des chapeaux en blonde, unis sans être doublés, et dont la passe est soutenue dans des coulisses de baleine, sont excessivement légers et propres à la saison. Au bord est une ruche de tulle-blonde. Un large ruban de gaze est noué sur le haut de la forme, un peu en avant, et au milieu de chaque côté du nœud, partent les brides qui viennent nouer sous la passe.

— Des chapeaux en pagne grise, doublés en rose, et ornés d'un petit bouquet en plumes roses, sont très-jolis. Nous en avons aussi vu arrangés dans ce même genre en bleu.

— On voit beaucoup de chapeaux couleur mauve claire, doublés de blanc, et bordés d'un voile de blonde.

— Un joli chapeau en crêpe vert-pré, orné d'une jardinière tombant en gerbe sur un côté de la passe, était charmant. Une rose à mille feuilles était placée dessous la passe en guise de pompon.

— Cette semaine nous avons remarqué des demi-écharpes portées en place de sautoirs.

Générosité Polonaise.

(Historique.)

..... Nous étions aux derniers jours de juin 1813. Notre position était si misérable, nous étions tellement exténués par un jeûne de près de trois jours, qu'à peine nous pouvions nous soutenir. Plus de souliers ; *partant* des pieds meurtris, enflés, et craignant de toucher le sol ; le Béarnais seul était assez ingambe ; il était depuis deux heures en observation à la lisière du bois, lorsqu'il vint nous demander, à voix basse, s'il devait aborder et interroger quelqu'un en habit vert et chapeau rond, qui, marchant le long du bois, venait droit à lui. — Oui, oui, demandez, risquez tout ; et bientôt nous vîmes un jeune homme qui fit un geste d'effroi, et qui se fût enfui peut-être, si nous n'étions tombés à ses pieds pour implorer sa compassion. Il voulut bien nous entendre, et, à notre grand étonnement, il nous fit voir à une portée de fusil une maison de seigneur, où, disait-il, on nous donnerait l'hospitalité. — Et les Russes ? disions-nous. — Pas de Russes... *Rouskinie*. Là-dessus il nous quitta.

Soutenus, l'Auvergnat et moi, par le Béarnais, nous primes la direction de ce château que l'angle de la forêt nous avait caché, et nous fûmes bientôt en face d'un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, et fort élégamment vêtu en costume bourgeois français. Ne doutant pas qu'il parlât le langage d'une nation dont il adoptait les usages, je m'avançai : « Monsieur, nous sommes de malheureux Français échappés des mains des Russes ; nous venons avec confiance vous demander quelques secours. Vous voyez en quel état nous sommes. » Et il nous dit d'un ton grave : « Que voulez-vous, et où allez-vous ? » Après avoir satisfait à cette question, il reprit : « Mais votre armée est bien loin, et je doute très-fort que vous puissiez traverser les armées russes et prussiennes. — Et prussiennes ? monsieur. — Ah ! vous l'ignorez (et en effet, notre étonnement était au comble) ; oui, oui, prussiennes..... c'est une défection générale. Je vous plains sincèrement, messieurs. » Et il entra dans quelques détails, nous parla du gain de quelques batailles (ce qui nous soulagea un peu), mais appuya sur la complication des affaires, et

sur les résultats, difficiles à prévoir, d'une seconde lutte plus acharnée encore que la première. Et moi, crédule, qui croyais sur la foi de quelques mots que j'avais pu, ainsi que mes camarades, pendant la retraite, recueillir de la bouche de l'empereur ! qu'après s'être organisée sur le Niémen, notre armée, rentrée dans la Samogitie et la Lithuanie, était maintenant en pleine marche sur Saint-Pétersbourg. Il fallut bien encore avaler ce calice d'amertume, et nous en remettre à la providence du soin de notre conservation. C'étaient, du reste, les premières nouvelles que nous avions des armées ; nous étions attérés et ne disions plus rien.

Cependant, le jeune seigneur s'était relevé d'appuyé qu'il était, et du ton le plus amical il nous dit de le suivre. Il appela, les portes s'ouvrirent, et à peine entrés, nous fûmes entourés de cinq ou six jeunes femmes qui jetèrent en nous voyant des exclamations de douleur : « Jésus, Marie !... pauvres infortunés ! Voyez donc dans quel état est celui-ci ! — Et celui-là qui ne peut se soutenir ! » Toutes ces consolantes paroles étaient prononcées en français très-pur. On nous fit asseoir, on glissa quelques coussins sous nos pieds, et ce fut une alerte générale. La maîtresse du lieu donnait des indications ; l'une revenait avec du linge ; l'autre avec de la charpie ; on apportait des vivres, de l'eau-de-vie, des fauteuils..... Et déjà la baronne était à genoux tenant mes pieds qu'elle épongeait..... quand le jeune seigneur arriva tout effaré. « Les Russes ! les Russes ! rentrez tout cela, dépêchez..... Jamais je ne vis pareille alarme ; en un clin-d'œil tout disparut, et un valet-de-chambre nous poussant par je ne sais quelle porte, nous conduisit dans un champ de seigle voisin ; là, il nous fit mettre à plat ventre et partit. « Les dignes gens ! disions-nous ; mais quelle épouvante ! y va-t-il donc pour nous de la vie ? »

Nous étions là depuis une heure occupés à mordiller, à hacher des brins d'herbe, quand nous entendîmes le petit bruit de deux coups dans la main. C'était une invitation à nous lever et à suivre. Dans une grange voisine, on avait disposé de la paille fraîche ; c'est là que la digne baronne vint continuer son pansement si brusquement interrompu. « Dieu soit loué, ils sont partis ! » dit-elle. Cette admirable créature était à deux genoux, par terre, assise sur ses talons, et penchée sur une de mes jambes qu'une de ses femmes soutenait. « Pauvre jeune homme ! disait-elle à chaque fois qu'elle la pressait un peu, dites-moi si je vous fais mal. » Et moi, qui avais les yeux pleins de larmes, je



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N. 2^e près le passage de l'Opéra
Pèlerine en tulle des Modes de M^{me} Dien à la Providence rue de la Harpe N. 28.
Tablier en grenadine brodé des Modes de M^{me} Armand rue du Cloître St. Jacques N. 10.
près celle Mercensiel.

ne pouvais que répondre : « Mon Dieu, madame, que je suis confus, que je suis reconnaissant de tant de bontés ! que je voudrais qu'une de vos femmes vous épargnât cette besogne ! — Oh ! disait-elle en souriant, vous n'y gagneriez pas... et puis n'y faites pas attention... » On venait d'apporter une grande bassine d'eau tiède à mes deux camarades qui y dégourdisaient leurs pieds, et la baronne leur disait : « Je serai à vous tout à l'heure, mais j'ai dû commencer par votre compagnon ; c'est le plus malade. Savez-vous bien, nous dit-elle (pour faire trêve à nos remerciemens), que si les Russes nous avaient surpris..... — Eh bien, madame, tout ce danger était pour nous. — Désabusez-vous ; ignorez-vous donc qu'un décret de l'empereur Alexandre défend à tout Polonais de recevoir aucun prisonnier français chez lui, sous peine de voir ses biens confisqués et sa personne exilée en Sibérie ? et il ne se passe guère de jours qu'il ne nous arrive un détachement de ces messieurs qu'il nous faut nourrir et héberger. — Ah ! madame, s'il en est ainsi, il faut que nous nous éloignions à l'instant même. — Non pas, vous resterez jusqu'à ce qu'on vous ait pourvus des choses les plus indispensables pour votre route ; songez d'abord à vous bien reposer, à bien dormir, et demain nous verrons. Dans une heure je vous enverrai à souper.

Ce moment arriva ; on nous apporta un excellent repas ; le lendemain mêmes soins, mêmes attentions. C'était les premiers morceaux de viande que nous mangions depuis cinq mois.

Non seulement on restaurait nos forces par les vivres et le sommeil, mais encore nous apprîmes qu'une des salles du château était métamorphosée en atelier de tailleur, et que toutes les femmes qui l'habitaient, parentes, amies, servantes, avaient passé la nuit à nous confectionner des vêtemens. A quatre heures on nous porta le tout en paquet, et le valet de chambre présida à notre toilette ; nos capotes, bien séchées, avaient été rapiécées avec beaucoup d'attention. Ainsi remis à neuf nous entrâmes dans le château ; la baronne était dans la salle d'entrée, disposant notre bagage ; elle faisait mettre dans un grand bissac un pain de quinze livres environ, cuit pendant la nuit, un morceau de lard, du gruau, quelques sachets de farine et un pot pour faire notre cuisine dans les bois. Ce touchant exercice avait rehaussé son teint, et ses joues étaient moites de sueur... Elle allait fermer le bissac, quand elle s'écria qu'elle oubliait le plus nécessaire : c'était un briquet, de l'amadou, des allumettes, de la charpie, des bandes et de

l'onguent ; tous ces objets étaient dans une chambre voisine ; on les glissa dans un coin du sac. Et nous étions debout et muets de surprise et d'admiration.

« Allons, allons, dit le seigneur en entrant, il faut qu'ils partent ; ont-ils tout ce qu'il faut ? » Il remit une lettre de recommandation à son valet de chambre chargé de nous conduire chez un ami, et la baronne me donna une bourse et m'apprit comment je devais la cacher et en faire usage.....

Le valet de chambre était prêt ; il montait un superbe cheval noir. « Allons, mes amis, partez, dit le baron, et soyez heureux. — Oui, oui, ils le seront, dit la baronne, le bon Dieu les conduira dans leur patrie. — Et si la fortune favorise vos armes, ajouta le baron, et que vous reveniez dans ces contrées, tâchez de vous rappeler la position de ce château où des Français seront toujours bien reçus. — Faites mieux, monsieur le baron, lui dis-je en pressant sa main contre mes lèvres, dites-nous votre nom ; je vous assure que, pour que nous nous le rappelions, vous n'aurez pas besoin de l'écrire. — Oui, oui, dit-il, j'en suis persuadé, mais.... c'est inutile. Adieu, mes amis, de la prudence et bon courage. »

Et nous partîmes, notre guide nous devançant, et quand nous fûmes à quelques cent pas et sur une petite éminence, nous nous retournâmes pour dire à nos hôtes un dernier adieu. De ce poste notre vue pouvait pénétrer dans la salle d'entrée..... Nous reconnûmes la baronne..... elle était à genoux ainsi que toutes les femmes qui l'accompagnaient ; alors, ne doutant plus qu'elle priait pour nous, notre émotion fut si vive que nous sanglottâmes en dépit de nous, et adressâmes à ces anges du ciel un dernier adieu.



MÉLANGES.

Une des gravures jointes au numéro du 25 de ce mois, représentait un costume d'homme, façon de 1794, actuellement en vogue ; un modéré, furieux à la vue de cette mode du mouvement, nous la renvoie avec le billet suivant :

« Citoyen Petit Courrier,

» Lorsque tu auras à nous communiquer des costumes comme celui-ci tu peux te dispenser de les envoyer rue Saint-Denis.

» Salut et fraternité. »

— Les fastionables de 1793 montaient à l'échafaud avec des costumes à la victime; ceux de 1831 se font mettre sous les verroux en habits à la Robespierre et en gilets à la Camille Desmoulins. Si dans ses caprices la mode ne favorise pas le juste milieu, est-ce à son humble et fidèle messager qu'il faut s'en prendre ? Cependant, malgré l'injustice du reproche qui nous est adressé, nous nous efforcerons de rentrer en grâce près du critique de la rue Saint-Denis ; nous lui promettons, pour un de nos prochains numéros, la perruque et l'habit monarchiques que portait, en 1770, M. Jourdain dans le *Bourgeois gentilhomme*.

— Les journées de juillet ont été célébrées avec une pompe dont on a peu d'exemples. Le spectacle qu'offrait la Bastille et le Panthéon était vraiment digne d'être le temple de l'immortalité. La richesse et l'élégance du décor ajoutaient encore à la majesté de l'architecture ; c'est avec quelque raison qu'on a reproché aux femmes une toilette peu convenable à la circonstance ; on aurait dit une première représentation de l'Opéra. L'orchestre, composé des meilleurs artistes de la capitale, et les chœurs conduits par nos talents les plus distingués, ont exécuté divers morceaux, entre autres une cantate composée par Victor Hugo. La musique, parfaitement appropriée aux paroles, a été rendue avec un

rare ensemble. Nourrit chantait les solo, et son beau talent n'a jamais paru si admirable. Il a été sublime dans les derniers couplets de la parisienne. En chantant la strophe : *Tambours du convoi de nos frères*, etc. la puissance de sa voix paraissait surhumaine, elle a rempli de son expressive mélodie la vaste basilique de cette enceinte, et un enthousiasme électrique s'est emparé de tout l'auditoire composé de plus de dix mille personnes. Ce couplet a été redemandé, et deux fois a excité la même sensation.

L'empereur don Pedro qui assistait à cette cérémonie, excitait vivement l'intérêt : sa tournure et sa physionomie sont avantageuses et pleines de dignité. Il porte avec grâce l'uniforme. Celui dont il était revêtu avait une malheureuse ressemblance avec le costume de nos chasseurs de voitures.

Le 28, les courses des Bédouins au Champ de Mars ont beaucoup divertì le public. L'Arabe qui montait un chameau s'est laissé tomber plusieurs fois, et la risée populaire a sulué ce maladroit enfant de l'Atlas.

Le jour de la revue, le costume nouveau de la garde nationale à cheval de Paris a obtenu tous les suffrages. Il est remarquable par l'élégance et la simplicité. C'est l'uniforme de lanciers polonais. Le fond en bleu avec retroussis et passe-pois écarlates ; schapsca bleu orné de gances blanches et d'un plumet en plumes de coq écarlates tombantes. Les épaulettes et les cordonnets sont en blanc.

— On lit dans les journaux anglais le récit d'une grande bataille que se sont livrés deux pugilistes célèbres, pour se disputer le titre de *champion d'Angleterre*. Des lords, des membres de la chambre basse, etc., secondaient les deux combattans. Il y avait plus de 20,000 spectateurs. Le vaincu a été emporté mourant.

A ce Numéro est jointe la planche 823.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50. — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L.; et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.